

XYZ. La revue de la nouvelle

Cendrillon

Daniel Gagnon



Numéro 21, printemps–février 1990

Personnages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2708ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, D. (1990). Cendrillon. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (21), 8–10.

Que pouvait-il faire ? Il l'aimait d'un amour secret. Il aurait donné sa vie pour elle. Ô belle Marie-Denise ! Marcel Chouinard l'avait choisie comme secrétaire à son bureau d'assurances et l'avait tout de suite aimée. Marie-Denise était devenue en peu de temps le véritable patron du bureau. Elle travaillait quand elle voulait, elle prenait congé à tout propos. Chouinard lui faisait des cadeaux (une jolie broche avec des brillants, un collier de perles) qu'elle recevait avec indifférence. Il était tout timide devant elle, devant sa reine, la reine Marie-Denise. Il l'aimait. Il ne lui avait jamais révélé son amour. Il avait peur de lui parler. Il ne savait pas comment. Il la craignait. Il avait essayé à plusieurs reprises de lui écrire quelques mots : Marie-Denise, je vous regardais penchée sur votre machine à écrire et je... Marie-Denise, vos cheveux sur vos épaules, votre jupe sur vos genoux, vos petits pieds dans vos petits souliers, ah je... Toujours ces phrases inachevées prenaient le chemin de la corbeille à papier. Chouinard n'était plus reconnaissable. Il était devenu très distrait et son rythme de travail s'était considérablement ralenti. Personne ne comprenait ce qui lui arrivait. Assis à son bureau, il sombrait dans la rêverie. Il se levait parfois pour aller donner du travail à Marie-Denise. Cela lui demandait une longue préparation. Il apprenait par cœur tout ce qu'il lui dirait. Mais quand il paraissait devant elle, il lui arrivait souvent de ne plus pouvoir prononcer un seul mot. Alors il retournait à son bureau tout confus. Il revenait plus tard et, en rougissant, il disait tout d'une traite : « Marie-Denise, voulez-vous, s'il vous plaît, appeler monsieur Jean Richard à Cowansville pour lui mentionner que nous n'avons pas encore reçu son chèque. » Chouinard rentrait chez lui complètement épuisé. Inquiète, sa femme lui conseillait de prendre des vitamines et de consulter un médecin. Il retournait au bureau le soir, désireux de se rapprocher de Marie-Denise. Il s'asseyait à la place de la secrétaire et palpit le papier de son agenda, touchait avec précaution ses crayons, son petit miroir, son coupe-papier, une petite boîte de bois laqué bleu dans laquelle il y avait deux agates et un camée délicat. Il contemplait tous ses objets, il les vénérât comme des reliques, il les baisait. Vraiment, ces soirs-là, il se sentait mieux. Il se mettait à parler haut et fort. Il n'était plus embarrassé. Il répétait clairement et distinctement les

mots qu'il avait eu de la peine à dire devant Marie-Denise dans la journée. « Marie-Denise, voulez-vous, s'il vous plaît, appeler monsieur Jean Richard à Cowansville pour lui mentionner que nous n'avons pas encore reçu son chèque... Marie-Denise, pourriez-vous, s'il vous plaît, me sortir le dossier complet de monsieur Eugène Labrie, Marie-Denise, pourriez-vous me taper cette lettre, Marie-Denise feriez-vous, Marie-Denise... je vous aime ! Je vous aime plus que tout au monde ! » Chouinard s'exprimait bien. Sa voix portait, il criait presque comme s'il avait voulu que Marie-Denise l'entende de chez elle. Il prenait plaisir à répéter ces mots interdits et dangereux, ces mots « je t'aime » qu'il n'osait pas prononcer le jour devant la secrétaire. Marie-Denise, qui mettait de longues bottes à ses jambes fines, laissait ses souliers au bureau le soir venu. Chouinard en était devenu amoureux. Il les prenait dans ses mains, les regardait affectueusement de tous les côtés ; il les portait contre sa joue, il les caressait. Il les promenait sous sa chemise. Cela l'amenait à se dévêtir. Il pressait les petits souliers sur sa peau nue. Il arpentait la pièce en se donnant l'illusion que Marie-Denise était là, assise à son bureau, à quelques pas de son érection. Il disait : « Marie-Denise, voulez-vous, s'il vous plaît, appeler monsieur Jean Richard à Cowansville... » Marie-Denise n'était pas du tout scandalisée. Elle regardait son patron avec des yeux tendres. Elle semblait l'admirer, elle paraissait l'aimer. Il portait un petit soulier à son sexe et y entra. Il le chaussait parfaitement. Et quel bonheur, il lui faisait comme un gant. Son gland touchait le fond du soulier et il logeait merveilleusement ses testicules dans le talon. La chaussure se dressait bien droite au centre de son corps. « Marie-Denise, ma petite Cendrillon, disait-il, nous sommes faits l'un pour l'autre, j'en suis convaincu. » Il prenait l'autre soulier et il l'embrassait. Il reniflait la semelle et la léchait à grands coups de langue. Il devenait très excité et ne pouvait plus se contenir. Cet amour lui faisait perdre la tête. Il s'absentait de plus en plus souvent de chez lui le soir. Sa femme s'étonnait de ce nouvel engouement pour le travail et l'accusait de négliger sa famille. Soupçonneuse, elle se rassurait en faisant plusieurs appels anonymes chez Marie-Denise Perrault pour vérifier si la secrétaire était chez elle au moment où son mari était au bureau. Elle y était toujours. Chouinard, le lendemain de ces soirées d'amour, était plus calme. Il restait gêné, mais il éprouvait une douce jouissance à regarder les petits souliers que chaussait si bien la reine de son cœur.

Était-ce l'effet du petit soulier, Marie-Denise arriva au bureau, un matin après le congé de Noël, vêtue d'une blouse transparente qui laissait

voir ses deux magnifiques seins. Chouinard n'osa pas regarder et demeura figé sur place. Il s'enferma dans son bureau, torturé par cette image fulgurante. Un matin du mois de janvier, Marie-Denise entra dans le bureau de Chouinard et referma la porte derrière elle. S'approchant tout près, elle enleva lentement sa blouse en le regardant droit dans les yeux. Ses seins pointaient, insolents, dans le visage ahuri de l'agent d'assurances. Elle lui dit: « Touche. » Il ne le pouvait pas. Elle prit la main de Chouinard et la pressa contre sa poitrine. Il tremblait. C'était ce qu'il avait vu de plus beau de toute sa vie. Marie-Denise enleva ses souliers. Il allait devenir fou. Elle enleva ses bas, puis sa jupe. Chouinard était terrorisé. Quand la secrétaire baissa sa petite culotte pour laisser voir sa touffe noire comme l'enfer, il avala sa salive avec un bruit effrayant. Ô qu'elle était belle Marie-Denise! Les yeux écarquillés de Chouinard se promenaient follement des seins aux cuisses de la secrétaire. Il avait mal au ventre, il suffoquait. Il aurait voulu rentrer chez lui. Marie-Denise défit sa cravate, lui enleva sa chemise, baissa son pantalon et son caleçon. Son sexe se dressait tout droit dans l'air et battait au rythme de son pouls. Des larmes coulaient sur ses joues. « Ne pleure pas, lui dit Marie-Denise, n'aie pas peur. » Elle prit ses petits souliers rouges et en chaussa Chouinard. « Mes souliers te vont à merveille, tu les chausses parfaitement, c'est toi que j'aime, nous nous marierons. » Puis elle le gifla et lui dit: « Monsieur Chouinard, voilà votre courrier de ce matin. » Marie-Denise Perrault repartit vers son bureau en marchant d'un pas décidé dans ses petits souliers tout collants.

Daniel Gagnon, né le 7 mai 1946, a publié 8 romans et un recueil de nouvelles, dont *la Fille à marier* (prix Molson 1986), *Mon mari le Docteur* (1986), *le Pêril amoureux* (nouvelles, 1986), *la Fée calcinée* (1987), *Ô ma Source!* (1988) et *Venite a cantare* (1990). Il est aussi l'auteur de l'essai *Riopelle grandeur nature* (1988). Daniel Gagnon est également peintre. Il a fait, entre autres, le portrait d'une soixantaine d'écrivains et écrivaines.

À PARAÎTRE / PRINTEMPS 1990

GÉRARD GÉVRY

L'ESPRIT EN FUREUR

XYZ / collection « L'ÈRE NOUVELLE » 4